

## RÉCIF

DU MÊME AUTEUR

*Le Maître du miroir*, Denoël, 2001

*Mariachi*, Denoël, 2009

JUAN VILLORO



# RÉCIF

Roman traduit de l'espagnol (Mexique)  
par Isabelle Gugnion et Juliette Barbara

R O M A N

BUCHET ● CHASTEL

Titre original : *Arrecife*  
© Juan Villoro, 2012.  
Published originally in Spanish  
by Editorial Anagrama S.A., Barcelona, 2012.

*Et pour la traduction française :*  
© Libella, 2014.  
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-02663-2

« Mais un jour, je trouverai un pays exténué, aveuli au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, où les enfants meurent de faim faute de lait, un pays qui a même passé la connaissance de son malheur, et je crierai : "Jusqu'à ce que par moi, il fasse bon vivre dans ce lieu, j'y resterai." »

Malcolm LOWRY, *Ultramarine*.  
(Traduction de Clarisse Francillon et Jean-Roger Carroy,  
coll. L'Imaginaire, Gallimard, 2004.)



J'ai passé la première partie de ma vie à essayer  
de me réveiller et la deuxième à essayer de m'endormir.  
Je me demande s'il y en aura une troisième.





- Va-t'en, a dit Sandra.

Mais elle a laissé la porte ouverte.

Un réflexe paranoïaque m'a fait douter d'elle. Pourtant mon excitation était plus forte que mon besoin de me protéger.

J'ai poussé le battant.

Sa chambre m'a paru deux fois plus grande que la mienne. J'ai traversé un salon, guidé par le son du téléviseur. J'entendais des halètements. Avait-elle accès à une chaîne pornographique ?

Les dernières lumières de l'après-midi zébraient les murs d'un éclat violacé. Je m'en suis détourné pour me concentrer sur l'écran. Sandra avait mis une émission sur la chirurgie plastique. J'ai cherché la télécommande.

- N'éteins pas ! a-t-elle crié depuis la salle de bains.

Un médecin tenait deux implants avec délicatesse, comme deux dômes de gelée sacrée, et parlait de « naturel » et de « confiance ».

- Tu aimes regarder ça ? ai-je lancé en direction de la porte.

- Ça me détend, a-t-elle répondu en sortant.

Elle avait passé un peignoir en tissu-éponge. Le logo de la Pyramide, une rose des vents, s'étalait sur son sein gauche.

De l'écran émanait une lueur rougeâtre qui se projetait sur les murs. Ce truc la détendait. Après avoir passé huit heures dans la salle où elle enseignait un mélange de yoga et d'arts martiaux, elle aimait voir des corps martyrisés au bistouri.

J'ai regardé ses pieds abîmés par l'exercice. Déclinant, le soleil était cependant encore assez fort pour déranger un homme qui venait de boire cinq vodkas ananas.

– Coupe l'air conditionné, m'a-t-elle lancé.

J'étais heureux qu'elle me le demande. L'arrêt du climatiseur procurait une étrange impression d'isolement.

Elle a porté la main à la ceinture de son peignoir et l'a laissée là, une experte dans l'art de différer les choses.

Ce matin-là, en me réveillant, j'avais plus de chances de combattre une raie manta que de pénétrer dans la chambre de Sandra. Mais quelque chose avait changé en milieu d'après-midi. C'était peut-être la vodka, peut-être une chanson atroce, *Feelings*, qui m'avait tout à coup semblé extraordinaire.

Je connaissais Sandra depuis un an, et c'était la première fois qu'on buvait de l'alcool ensemble. Elle avait commandé un Martini et s'était plainte de son travail. Au deuxième Martini, elle avait évoqué un ancien job pire que celui qu'elle exerçait à la Pyramide : pendant des années, elle avait dansé dans une cage, dans une discothèque de Kukulcán. Au troisième, elle m'a dit :

– Touche-moi avec ton doigt.

Mon « doigt » est un moignon. J'ai perdu une phalange en allumant un pétard.

– Les mutilés conservent la sensibilité de leurs membres disparus. Mon père a perdu une main en Corée. Tu me sens avec ton doigt ? a-t-elle soufflé en approchant son visage du mien.

La première scène érotique qui m'avait fasciné au cinéma m'est alors revenue à l'esprit. Charlton Heston interprétait le rôle du Cid et venait de passer la nuit avec Sophia Loren. Au réveil, elle promenait un doigt fuselé sur le front et le nez du héros, une caresse qui, à douze ans, m'avait paru sublime : le doigt de Sophia glissait sur le Cid comme s'il le dessinait.

Quarante ans plus tard, une femme me demandait de « toucher » son visage avec ma phalange manquante.

Au bar Canario, nous étions les seuls clients. Les chaises vides renforçaient notre intimité.

– Tu me sens ?

– Si on allait dans ta chambre...

– Qu'est-ce que tu sens ?

– Je te le dirai là-haut.

– Quand tu seras sur moi ? a-t-elle demandé en souriant.

Elle s'est affaissée sur le dossier de sa chaise, s'est rogné un ongle et a récité une des ennuyeuses devises de son Iowa natal :

– *Don't shit where you eat.*

Je lui ai rappelé qu'on ne travaillait pas ensemble, mais qu'on *vivait* dans la Pyramide et que ce *complexe touristique* était censé représenter la Ville. On était isolés, en marge de tout. Au-delà des limites du village de vacances, il fallait des radars pour capter un semblant de vie.

Le hasard est venu me porter secours. Juliancito, barman maya de 1,50 m qui préparait les cocktails, juché sur un petit

banc, a dû croire que j'avais envie de réentendre le morceau et a remis *Feelings*.

L'étalage de sentiments de certaines chansons trahit les émotions inavouables d'une époque. Ce qu'on éprouvait sans rien oser dire y est cristallisé. Le poison qu'on a autrefois rejeté revient, gorgé du merveilleux nectar des jours révolus.

Quand j'étais bassiste d'hôtel, j'ai joué cette guimauve un nombre incalculable de fois. Il me manquait un demi-doigt et beaucoup de talent pour égaler Jaco Pastorius, et j'avais perdu de nombreuses batailles au nom du heavy metal. J'avais fini par accepter le répertoire des musiciens de bar comme on répète le tableau périodique des éléments : je jouais *Feelings* avec la même neutralité que lorsque j'avais mémorisé la valence chimique du chlore.

Ce jour-là, la mélodie est revenue pour se venger. Quand *Feelings* était à la mode, je pouvais encore prendre le risque de bousiller ma vie. C'est sans doute pour ça qu'elle m'a autant frappé : elle me rappelait l'époque où le désastre restait à venir.

- C'est ta chanson ? a demandé Sandra.
- Tu trouves ça bizarre ?
- Je ne savais pas que tu étais sentimental.
- Je ne le suis pas. Et je n'aime pas le jus d'ananas non plus, même si je suis en train d'en boire. Il y a des contrariétés qui permettent parfois de supporter une journée désagréable.

Sandra a commandé un autre Martini et s'est intéressée à ma journée désagréable.

Je lui ai parlé de la sonorisation de l'aquarium. Mon ami Mario Müller m'avait inventé la tâche singulière de mettre les poissons en musique. Il plaçait sous la couche de sable

de l'aquarium des capteurs transformant leurs déplacements en sons, des harmonies qui détendaient nos clients, mais perturbaient les poissons.

Les nuits de pleine lune, ils étaient particulièrement nerveux, et saupoudrer du tranquillisant dans leur habitacle ne servait à rien car ce produit obstruait leurs branchies.

- Tu es psychiatre pour poissons, a fait Sandra en me montrant ses grandes dents blanches.

Je n'aime pas la dentition cuirassée des Américaines. Mais la vodka atténue certains désagréments, comme le jus d'ananas ou le sourire de Sandra.

- Tes animaux sont des névrosés, les miens sont simplement des animaux. Moi, à la fin de la journée, j'ai surtout mal aux joues. C'est raide, de sourire aussi longtemps.

Sandra était au Mexique depuis vingt ans. Elle n'avait pas perdu son accent, mais parlait un espagnol plus fluide que les employés mayas et utilisait davantage de tournures familières que moi, ancien musicien de rock qui avait renié la culture underground, cette manière pompeuse de changer la rébellion en un système de plaintes plus ou moins rentable. Quand j'avais renoncé à la basse, je m'étais juré de me suicider plutôt que de dire encore une fois « peau de zob ».

- Tu ne peux pas travailler sans sourire ? lui ai-je demandé.

- L'exercice est une souffrance joyeuse. J'enseigne l'Ash-tanga yoga, le kung-fu tibétain et le *lap dance*, trois disciplines qui ont une chose en commun : le sourire de la prof. Qu'est-ce qui t'est arrivé au doigt ?

Je lui ai raconté qu'à l'âge de seize ans une fusée triangulaire m'avait explosé dans la main. Mon sang avait éclaboussé une fille. J'ai oublié son nom, mais devant Sandra je l'ai appelée Rebeca. Elle avait laissé mon sang couler sur ses

joues sans se soucier de l'essuyer, absorbée par ma blessure, concentrée sur l'accident que j'étais devenu. J'avais tenu le pétard le plus longtemps possible pour l'épater. Sandra étant prof de yoga, elle avait droit à une explication détaillée.

En vérité, quand le pétard avait explosé, j'avais seulement pensé à la fortune qu'il m'avait coûté : cinq pesos de perdus.

- Cette fusée, c'était une *paloma* ? a-t-elle voulu savoir, dévoilant de nouveau ses penchants pour les expressions vernaculaires.

- Tout à fait.

- T'es trop fort, comme mec !

Je déteste ces familiarités comme seul peut les exécrer quelqu'un qui en a usé et abusé au point d'en émailler constamment son vocabulaire. Aux yeux de Sandra, je n'avais pas envie d'être « un mec trop fort », même si à cinquante-trois ans il me semblait difficile d'être perçu différemment par une femme de trente-sept.

- Et qu'est-ce que tu as à la jambe ?

Elle faisait allusion à ma claudication.

- J'ai été renversé par une voiture, ai-je répondu sans grande envie de m'étendre sur le sujet.

- C'était avant ou après l'explosion ?

- Avant.

- Tu boitais déjà quand tu t'es explosé le doigt ? Tu es un sentimental, a-t-elle décrété les yeux brillants. Je ne t'imaginai pas comme ça.

Sandra interprétait ma conduite de la façon suivante : je n'avais pas craint de me faire mal alors que j'avais déjà souffert. Je ne lui paraissais pas autodestructeur, mais sentimental. Mon sang avait giclé sur Rebeca, ce qui expliquait *Feelings*.

Parler de notre passé à la Pyramide était insolite. On travaillait tous là parce que quelque chose avait foiré ailleurs. Un des principes les plus agréables de l'hôtel consistait à ne pas éprouver de curiosité pour les vies qu'on avait quittées. Sandra ne respectait pas le protocole : elle s'intéressait à ce que j'avais cessé d'être.

Ce n'est qu'à cet instant que je me suis aperçu qu'on flirtait.

- Tu sens quelque chose au bout du doigt ? a-t-elle repris.

Elle m'a dit que ses séances commençaient par dix « salutations au soleil ». Le climat des Caraïbes se dégradait, mais pas assez à mon goût. Le soleil me semblait toujours trop fort. Sans rien dire, je l'ai écoutée décrire ses mouvements de relaxation. Elle en avait par-dessus la tête des corps modelés par l'exercice. Mes blessures la captivaient, à croire que mon corps s'exprimait dans une autre langue, l'espagnol des meurtrissures.

Comme j'avais laissé en suspens sa question sur la sensibilité de mon doigt, elle s'est mise à parler d'elle. Elle était arrivée dans les Caraïbes à dix-sept ans, avec un vétéran de la guerre du Vietnam qui souffrait de terreurs nocturnes. Ils avaient campé sur des plages désertes et fumé de l'herbe jusqu'à ce qu'il fasse une hémorragie cérébrale.

- Il est rentré aux États-Unis dans une housse en plastique. Lui qui avait toujours cru qu'il ne reviendrait pas vivant de Saïgon, il est mort au Mexique.

Sandra était restée sur la côte et avait traversé selon elle une « époque de misère ». Elle fréquentait toutes les discothèques, revêtue d'un tee-shirt portant l'inscription *Too drunk to fuck*, qui n'avait pas servi à grand-chose. Elle s'était remise sur pied en s'infligeant une étrange forme de

souffrance, danser dans une cage. Cela s'apparentait à purger une peine. Elle avait enfin découvert la sobriété, l'exercice, un salaire à la fin du mois, la vie à l'hôtel. Comme emploi, elle n'avait jamais trouvé mieux que ses cours à la Pyramide.

J'ai toujours pensé que lorsqu'ils sont las du succès, les groupes de rock s'adonnent au yoga. Sandra possédait des techniques que je trouvais d'une complexité inouïe : elle parvenait à canaliser l'agressivité des touristes et incitait les acteurs incapables de sentir viscéralement leurs émotions à les simuler.

- Mais tu en as marre de sourire, ai-je précisé pour lui rappeler qu'elle avait besoin d'une panacée.

Sandra me plaisait, mais pas autant que la situation que nous avions suscitée. Elle a tendu la main pour « toucher » la phalange inexistante de mon doigt.

- Tu me sens ?

- Oui, ai-je menti.

- Maintenant, touche-moi, a-t-elle dit en me présentant sa paume.

Cette chiromancie a été notre premier contact physique. J'ai promené mon doigt au-dessus de sa main sans l'effleurer. Elle était presque entièrement dépourvue de lignes, comme couverte d'une peau neuve. Je lui ai montré mes paumes sillonnées de lignes.

- On dirait un plan de Mexico City. Les miennes sont comme une carte de l'Iowa.

Elle a pris mon doigt et « sucé » la phalange absente.

- Qu'est-ce que tu sens ?

- Si on allait dans ta chambre ?

Je ne voulais pas l'emmener dans la mienne car les livres créaient une ambiance inquiétante. À la Pyramide, cette



forteresse où les lits étaient tendus avec une rigueur chirurgicale, une pièce comme celle que j'occupais évoquait une existence bizarre, menée par un scénariste qui se serait mis à l'écart pour adapter un roman incompréhensible, un lecteur compulsif dans un endroit où on ne lit rien d'autre que des étiquettes de crèmes solaires, un professeur allergique au grand air, un être perturbé qui attend son heure.

– Soyons raisonnables, a dit Sandra.

– J'ai senti quelque chose de très spécial.

C'était vrai, mais ça n'avait rien à voir avec mon doigt.

– Moi j'ai avalé de l'air, mais c'était différent, a-t-elle concédé.

Elle a demandé la note et insisté pour la payer. Elle voulait m'expédier et prendre congé en toute générosité : ses billets me susurraient aimablement que je n'irais pas dans son lit.

– J'ai bien aimé bavarder avec toi, a-t-elle lâché en se levant.

Je l'ai suivie machinalement.

Nous avons pris l'ascenseur ensemble. Sa chambre était au cinquième étage, la mienne au septième. Elle n'a appuyé que sur le bouton du cinquième. C'était bon signe. J'ai essayé de l'embrasser.

– *You better not*, a-t-elle soufflé en se détournant.

J'ai apprécié qu'elle m'éconduise en anglais, sa vraie langue.

Je lui ai emboîté le pas jusqu'à sa chambre. C'est alors qu'elle m'a dit : « Va-t'en. »

Mais elle a laissé la porte ouverte.

À présent, elle était sur le lit, prête à desserrer la ceinture de son peignoir.

- J'ai un fantasme, m'a-t-elle annoncé.

J'ai éprouvé une joie primitive, totale, imméritée, parfaite. Américaine, Sandra refusait de mélanger travail et plaisir. Mais elle avait un fantasme.

- Monte le volume de la télé.

J'ai obéi pendant qu'elle retirait son peignoir. Elle s'est couchée à plat ventre, entièrement nue.

- Touche-moi avec ton doigt, c'est tout. Je n'ai envie de rien d'autre. Tu es d'accord ? Je veux que tu me sentes.

Il m'arrive de percevoir comme de l'électricité dans mon moignon. Son ton contractuel me dérangeait, mais j'étais tellement excité que je pouvais même sentir les lacets de mes chaussures.

Je m'apprêtais à la toucher, à dépasser les limites. « La torture de l'espoir », me suis-je rappelé. D'où me venait cette phrase ? D'un lettré du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un gourou, d'un petit gâteau de la chance qu'on distribue dans les restaurants chinois, d'un commentateur sportif ?

De manière intangible, j'ai parcouru son corps sculpté par l'exercice. Elle a écarté légèrement les jambes. Je voyais ses poils pubiens, les grandes lèvres, le bouton violacé de son anus.

Sur l'écran, quelqu'un hurlait de douleur. Si on ne regardait pas les images, c'était plutôt érotique. « Elle est folle », ai-je pensé. La scène télévisée a changé. La peau de Sandra s'est couverte d'ombres sanguinolentes. Dans une autre chambre, un couple faisait peut-être comme nous. C'était peut-être une activité normale.

Caressée par les lueurs de l'écran et le fantôme de mon doigt, Sandra avait la respiration hachée. Son bonheur était mon supplice.

J'étais sur le point d'interrompre ce rite faussement plaisant quand le téléphone a sonné.

– Décroche.

– Tu es sûre ?

– On est des adultes, Antonio, tu as le droit d'aller où tu veux.

J'ai soulevé le combiné.

C'était Mario Müller.

– Tony ? a-t-il dit en reconnaissant ma voix.

– Tu veux parler à Sandra ?

– Non, à toi.

Comment avait-il su que j'étais là ? Je me suis imaginé une caméra cachée derrière le miroir. Une seconde a suffi pour déclencher ma paranoïa : la chaîne de chirurgie esthétique servait peut-être à surveiller les gens.

– Il s'est passé quelque chose, a-t-il ajouté d'un ton pressant.

– Tu es où ?

– À l'aquarium.

Sandra s'était levée et passait son peignoir.

– C'est Mario, ai-je dit. Il faut que je parte.

– La vie dure plus longtemps que le plaisir, a-t-elle lâché d'un ton empreint de sagesse routinière, comme si elle récitait le slogan d'une boîte de céréales. Tu as bien fait de ne pas te déshabiller, comme ça, tu ne seras pas en retard.

Une fille à l'esprit pratique, je n'avais vraiment pas envie de ça.

Je me suis dépêché de sortir. Dans le couloir, je me suis senti mal. La vodka m'est montée à la tête comme une déception supplémentaire. Un palmier éventail était à proximité. J'ai atteint le pot juste à temps pour y vomir.

J'allais mieux, soulagé physiquement, mais surtout ravi d'avoir souillé une plante.

J'ai détesté Mario, mon meilleur ami depuis des années, gérant de la Pyramide, capable de m'expulser de la chambre de Sandra pour me faire dégoûter dans un couloir.

Souvent, les poissons de l'aquarium semblaient mal à l'aise. Ils nageaient en zigzag et ne cessaient de se heurter aux parois de verre. Quand ça arrivait, je débranchais les capteurs, éteignais les lumières et, dans l'obscurité, percevais leurs corps mous, désespérés, faibles, essayant en vain de traverser le verre.

J'ai gagné le grand aquarium lumineux. Un requin-marteau nageait en économisant ses mouvements.

Quatre formes se découpaient sur le verre turquoise. Seules trois se tenaient debout. J'ai reconnu Mario Müller, Leopoldo Támez, le chef de la sécurité, et le plongeur Ceballos.

J'ai observé le corps étendu sur le sol de marbre. Mario l'éclairait avec une lampe de poche. Il avait une étrange posture, comme s'il essayait de nager la brasse. Il avait aussi un harpon planté dans le dos.

Un silence solennel régnait dans la salle. Le silence imposé par la présence d'un cadavre.

Je me suis agenouillé pour examiner les yeux de Ginger Oldenville. Même mort, il avait gardé l'expression rêveuse d'un homme qui regarde une mouette voler.

Il n'était pas mouillé. On l'avait tué là, dans sa combinaison de plongée en néoprène.

Je me suis relevé.

– Monsieur Tony ! s'est écrié Ceballos en m'étreignant avec force.

L'odeur du néoprène me faisait du bien. Elle m'empêchait de penser. Je sentais le front moite de Ceballos dans mon cou. Je respirais le néoprène comme un alcool bienfaisant.

Mes mains tremblaient. Je ne voulais pas ouvrir les yeux, juste humer la matière plastique entêtante qui m'éloignait du monde.

– Un harpon à trois tendeurs, a affirmé Támez dans mon dos.

– Je sais que ça te fait un choc.

Ginger était moniteur de plongée. Dans ses moments de loisir, il branchait des câbles sous la couche de sable de l'aquarium. Mes poissons l'ennuyaient, ils vivaient selon lui dans une eau morte, mais il me donnait volontiers des coups de main.

Je me suis tourné vers Támez, qui tenait dans une main deux portables et son carnet. Il écrivait avec difficulté, feignant d'être concentré. On le détestait tous. « C'est lui », ai-je pensé. L'éclat bleuté de l'aquarium conférait à sa figure grêlée l'aspect d'une pierre lunaire.

Dès notre première rencontre, j'avais éprouvé de la sympathie pour Ginger. Son nom me rappelait un titan de la batterie, Ginger Baker, et son visage optimiste constellé de taches de rousseur m'évoquait un personnage de *Flipper*, série culte de mon enfance. Il aimait lui aussi jouer avec les dauphins et se comportait en homme prédisposé aux jouissances de la vie. Il ouvrait une huître et la trouvait délicieuse. La température de l'eau lui convenait toujours. Les mauvaises surprises, les déceptions et l'adversité n'étaient pas faites pour lui.

Il était né à Detroit, *Motor City*, mais on avait du mal à l'imaginer dans une rue. C'était du reste la première fois que

je ne le voyais pas ruisselant d'eau. Son séjour à la Pyramide s'était déroulé comme une longue série de plongeurs enthousiastes au soleil. Qui pouvait lui en vouloir ?

Támez continuait de prendre des notes. « Ce n'est pas lui », ai-je rectifié. Le chef de la sécurité méprisait la vie des autres, mais manquait d'imagination pour mettre en scène ce type de violence, un harpon hors de l'eau.

La combinaison dégageait une chaleur insupportable dans cette atmosphère confinée. Pourtant Ceballos tremblait.

– Je vais me changer, a-t-il déclaré.

Deux employés sont entrés avec une civière. Comme tout le personnel d'intendance, ils étaient revêtus d'un uniforme pistache. Ils sont restés un moment sans bouger, pétrifiés dans l'immobilité à laquelle nous contraint un corps sans vie.

Mario les a pressés d'agir. À l'évidence, c'était la première fois qu'ils portaient un mort. La tête de Ginger a heurté le sol à trois reprises.

J'ai rejoint Mario.

– Comment as-tu su où j'étais ?

– Par Juliancito. Il t'a vu sortir du bar avec Sandra. Tous les deux bourrés comme des coings. Vous étiez donc soit dans ta chambre, soit dans la sienne.

– Je vais aller prévenir le bureau du procureur, a annoncé Támez sur le ton d'un piètre acteur interprétant un chef de la sécurité.

Mario a éteint sa lampe de poche. Les poissons nageaient au loin.

Dans le noir, j'ai reconstruit mentalement le visage de mon ami. Comme nous nous connaissions depuis l'enfance, ça ne m'était guère difficile. C'était la tête d'un homme capable d'étudier une fourmilière en pensant échapper aux piqûres,

la tête d'un homme qui adore résoudre des problèmes, mais a peur des souris et sait combien de serviettes de bain il faut dans un hôtel alors qu'il ignore ce qu'il a fait de ses lunettes, une tête animée d'une curiosité toujours plus forte que les faits. Pour moi, il avait d'abord été Mario, puis le fils Müller et, parfois, *Der Meister*. Il était le chanteur des Extraditables, le groupe de rock qui avait justifié et détruit dix années de notre vie.

Un an plus tôt, il m'avait débauché d'un studio où je sonorisais la mort brutale de personnages de dessins animés.

- Tu te souviens de la maison abandonnée ? m'a-t-il demandé tout à coup.

Il a commencé à pleuvoir. En haut de la Pyramide, il y avait un creux. L'eau qui s'y infiltrait tombait sur les plantes du hall d'entrée et sur la cascade artificielle, principal élément décoratif du lieu.

Mario a proposé qu'on aille dans son bureau.

Luxueuse, la Pyramide était cependant bourrée de fuites et mal isolée : la pluie oblique entraînait par les fenêtres dépourvues de vitres des couloirs et les climatiseurs ruisselaient. Le temps de gagner le bureau de Mario, ma chaussure droite était trempée.

Le désordre de la pièce résultait du contrôle obsessionnel qu'exerçait Mario sur le reste de l'hôtel. Il a pris une tasse ornée d'une crevette rouge, logo d'un restaurant de fruits de mer, pour y verser le whisky douze ans d'âge dont il était amateur. Il m'a tendu la tasse qui sentait le café avant de se servir dans un gobelet en plastique, destiné initialement à contenir du sirop pour la toux.

Il a porté une main à son front, où deux os saillaient comme deux cornes timides. Ses cheveux, trop blonds pour

la région, n'abondaient plus que sur la nuque et les tempes. Il avait à présent la peau parcheminée. Il a goûté le whisky sans mouiller ses lèvres fines, faites pour lâcher des insultes sans gravité ou de froides louanges.

– À la maison abandonnée ! s'est-il écrié – avant d'ajouter d'un ton moins enthousiaste : À Ginger.

Il a éclusé d'une traite le petit récipient, puis s'est aussitôt resservi. Il avait besoin de se calmer. « On va l'emmerder », ai-je songé. À l'extérieur de la Pyramide, nul ne savait sans doute rien du meurtre, mais il n'est jamais simple de régenter un paradis avec un cadavre à bord.

Il s'est de nouveau touché le front. Signe caractéristique de son entêtement, il portait toujours son alliance alors qu'il était divorcé depuis sept ans. Il parlait d'une maison abandonnée dans le quartier où nous avions grandi, une villa des années 1930. En 1970 ou 1971, quand nous y avions pénétré pour la première fois, elle était déjà inoccupée depuis une dizaine d'années. L'électricité avait été coupée, l'eau s'infiltrait de partout et des dalles sous le porche s'étaient descellées.

À l'époque, être amis équivalait à partager notre ennui. On se réunissait parce qu'on avait plus ou moins envie d'appartenir à un groupe et pour ne pas rester chez nous, où aucun appareil ne retenait encore notre attention.

Pendant des années, on m'avait dit que mon père était mort ou avait disparu dans le quartier de Tlatelolco, le 2 octobre 1968. Ma mère ne parlait guère de lui. C'était une femme forte et déterminée qui s'étiolait sans esclandres, sans hystérie, sombrant dans une dépression qui, de manière négative, confirmait sa vigueur. Elle avait deux emplois, dans un lycée et une clinique pour sourds-muets. Quand elle rentrait à la



maison, lasse d'avoir lutté pour arracher quelques mots à ses élèves, elle ne voulait pas qu'on lui pose de questions, aussi avais-je cessé de l'interroger. Je savais juste que la mort de mon père l'avait moins affectée qu'une autre femme, une femme capable de pleurer. Elle ne pleurait pas, ne l'avait jamais fait. C'était vraiment bizarre. Existe-t-il un registre des enfants dont les mères n'ont jamais pleuré ? Si oui, la liste doit être courte et ce groupe dérouté. Je n'aurais pas aimé voir pleurer ma mère, mais qu'elle n'ait jamais versé une larme me paraissait inexplicable.

Mon père était ingénieur et, apparemment, ses collègues ne l'appréciaient pas. « Il avait un talent incroyable. C'était un génie des maths, et ça, on le pardonne difficilement », disait ma mère.

Je ne me rappelle pas avoir vécu de drames dans ma petite enfance, mais mes parents ne s'entendaient bien qu'à condition de cohabiter en silence, chose étrange pour une thérapeute du langage.

Il se peut que leur rupture ou la disparition de mon père, quand j'avais neuf ans, ait été pour elle un soulagement. Avait-il profité du chaos de la place des Trois-Cultures pour libérer ma mère de sa présence muette ? « Tlatelolco » résonnait à mes oreilles comme le nom secret d'une séparation décidée d'un commun accord.

Le mouvement étudiant n'avait été populaire ni dans mon quartier ni dans mon école. L'hypothèse que mon père soit mort pour cette cause entourait sa personne d'un mystère délictueux. Pourtant, au fil des ans, le mouvement gagna en prestige et ses acteurs furent considérés comme des victimes. J'ai alors décidé que cela me donnait des droits particuliers. Quand la sonnette de l'appartement retentissait, j'imaginai

qu'un coursier du gouvernement venait apporter une télé couleur à la famille d'un homme tombé à Tlatelolco.

Je n'ai bénéficié qu'une seule fois de cette tragédie. Mon professeur d'éducation civique avait appris la disparition de mon père et m'avait décerné un 10 sans la moindre raison. Cette bonne note m'avait dérangé. Je me fichais d'avoir un 10 en éducation civique. Je voulais que le gouvernement m'offre un poste de télévision.

Quels souvenirs ai-je de mon père ? Il aimait les taureaux et savait danser la valse. Il était si grand qu'il se heurtait aux linteaux des portes, mais sans grimacer de douleur. Il se cognait comme les mouches se cognent aux vitres. Son visage sentait l'Old Spice et son corps le savon. Il lui suffisait de me lancer un regard pour me faire obéir. Il avait les yeux d'un homme prêt à entrer dans une colère noire si on ne s'exécutait pas. Il était expert en mètres. D'un simple coup d'œil, il savait à quelle distance se trouvait n'importe quel bâtiment et en connaissait la hauteur. Il ne portait pas de lunettes et détestait les chaussures dépourvues de lacets. C'est tout ce qui me reste.

Dans le salon, il y avait une photo de lui. Il ne ressemblait ni à un ingénieur ni à un militant de 68, mais à un autre genre d'individu, qu'il avait d'ailleurs été : un vendeur de barbes à papa. Sa bouche promettait une douceur bon marché.

Sa famille possédait une confiserie où il aidait le dimanche. Il avait rencontré ma mère dans un parc et voulu lui offrir une barbe à papa qu'elle avait tenu à payer. Ce premier désaccord les avait unis.

Ma mère passait ses journées dans son institution pour sourds-muets et mon père était un « disparu ». Avec le temps,

l'hypothèse de sa mort a perdu de sa force et je l'imaginai dansant la valse à Chihuahua, sa ville natale.

Mario Müller avait six frères et sœurs, assez pour que ses parents acceptent un enfant de plus. Avec eux, j'ai appris qu'il est possible d'aimer distraitement, sans le dire ni savoir combien de personnes se trouvent dans une même pièce.

Le mouvement et le désordre perpétuels de cette maison me fascinaient. Mario, quant à lui, les détestait, voilà sans doute pourquoi il est devenu hôtelier, chef tyrannique de quatre cents chambres impeccables.

– Je me souviens mieux de la maison abandonnée que de la mienne, m'a-t-il avoué en portant le gobelet à ses lèvres, le soir du meurtre de Ginger.

Il m'a décrit dans les moindres détails les vitraux du hall, au travers desquels les rayons du soleil se changeaient en losanges violacés et ambrés, et le miroir qui occupait la moitié de la pièce. C'était une erreur de s'y regarder, car on retrouvait alors nos visages de treize ou quatorze ans, des visages de personnes quelconques, de garçons sans histoires aux sweat-shirts râpés et aux joues sales. Sur toutes les photos qui ont survécu à cette époque, on a l'impression d'avoir grandi dans des familles plus pauvres que les nôtres.

Pourquoi abandonne-t-on une maison gigantesque, un jardin planté de deux palmiers au tronc imposant, une terrasse abritée par une pergola, un escalier demi-tournant où la maîtresse de maison peut faire traîner ses robes longues sur plusieurs marches, une salle de bains aux mosaïques roses réservée aux petites filles ou aux nymphes ? Quel crime, quel maléfice, quel drame spectaculaire expliquaient la désertion de cette demeure ?

Mes amis parlaient de zombies, de spectres et de criminels pour expliquer les pièces vides où chaque mot se répétait en écho. Moi, je penchais secrètement pour une autre hypothèse : le père était parti, précipitant la ruine des autres. J'étais devenu un collectionneur de pères ayant quitté leur famille. En classe, je savais combien de camarades se trouvaient dans cette situation.

Pouvoir disposer de la scène grandiose de la maison abandonnée nous a conduits à échafauder des projets démesurés. Un jour, Mario nous a alignés contre le mur et, même si nous n'avions pas la tête de l'emploi, il nous a proposé de monter un groupe de rock. Le germe des Extraditables. Nous répétions dans le salon vide qui préfigurait la résonance des caves et des apprentis à l'acoustique exécrationnelle où nous jouerions dix ans plus tard.

- Tu te souviens de cette vodka Oso Negro ? m'a demandé Mario. Tu sais que plein de gays sont fans des types du genre « gros nounours » ?

- Non.

- Tu n'en as jamais parlé avec Ginger ?

- Jamais.

- De quoi vous parliez, alors ?

- De poissons, de sons, de rien. J'aurais dû parler de gros nounours gays avec lui ?

- Ginger était gay.

- Je n'étais pas au courant.

- Ça ne m'étonne pas, tu vis dans une bulle. Une bulle à l'intérieur de l'aquarium.

Il a eu un sourire triste.

- Ginger n'aimait pas les efféminés ni les métrosexuels, mais les athlètes, les hommes-ours, énormes, avec des poils

partout. Son fantasme pour ses vieux jours, c'était de baiser le Père Noël, un parfait ours polaire.

– Comment tu le sais ?

– Il l'a mis sur Facebook. Aujourd'hui, l'intimité est collective. Ginger était agréable, peut-être trop. Qui a bien pu assassiner le petit ami du Père Noël ?

Mario regardait fixement un point sur le sol.

– Qu'est-ce que tu voulais me dire à propos de la maison abandonnée ? lui ai-je demandé.

– Tu te souviens de cette bouteille d'Oso Negro et de la cuite qu'on avait prise ? Je ne sais pas comment on a pu boire une cochonnerie pareille.

Un après-midi, nous avons liquidé une bouteille de cette vodka bas de gamme et entendu du bruit à l'étage supérieur. Jusqu'alors, l'idée ne nous avait pas effleurés que quelqu'un d'autre puisse entrer dans notre fief.

Essayant de quitter les lieux en quatrième vitesse, nous avons croisé un colosse aussi soûl que nous dans l'escalier du vestibule. Il avait les cheveux ébouriffés, une longue barbe hirsute, le front noirci de charbon ou de multiples couches de crasse. Il portait un manteau de hors-la-loi noir et lustré, des gants tricotés qui laissaient voir ses doigts. Un fuyard venu du froid, échoué dans une ville au climat plutôt chaud. Le plus impressionnant n'était ni son abandon ni ses pas d'ivrogne chancelant, mais sa braguette ouverte sur une érection rougeaude.

Nous nous étions précipités dans la cuisine et les plus agiles s'étaient enfuis par la fenêtre. Caché dans un placard, j'épiais le vagabond par la porte entrebâillée. Mario allait disparaître quand le géant le rejoignit. Il criait sans pouvoir s'échapper, tenaillé par les mains noires de l'homme.

Je sortis du placard pour m'emparer de la bouteille d'Oso Negro et monter sur la table de la cuisine, le seul meuble qui restait dans la maison. Le bois grinça et l'ivrogne se tourna vers moi. Je vis ses yeux grisâtres comme des figues confites, un regard horrifiant. Je soulevai la bouteille avant de l'abattre sur son front luisant de sueur. Il s'écroula sur la table, cassant un des pieds.

Même mort ou évanoui, il avait conservé son érection.

Nous nous échappâmes par la fenêtre. Dans la rue, où nos amis nous attendaient, Mario me donna une accolade que je n'ai jamais oubliée, une étreinte calme et objective, comme si survivre était devenu pour nous une habitude. Sur le moment, je n'avais pas remarqué l'angoisse contenue et peut-être le manque d'imagination de ce geste d'austère camaraderie.

– Parfois, je rêve que je suis dans la maison abandonnée et que le géant me prend par un pied, a dit Mario. Tu m'as sauvé, Tony.

– Je ne savais pas ce que je faisais.

– Tu as chassé l'ours avec une bouteille. Tu es un héros. Tu étais aussi un excellent bassiste, a-t-il ajouté alors que ça n'avait aucun rapport. Le pilier des Extraditables.

– Ne dis pas n'importe quoi, j'ai failli couler le groupe !

– Tu étais là, c'est ce qui compte.

Pourquoi évoquait-il cette période ?

Un des soupirants de ma mère m'est revenu en mémoire. Elle le présentait comme « l'homme de confiance de Carlos Trouyet », le millionnaire qui a développé Acapulco. Je m'étais étonné qu'on puisse gagner sa vie en tant qu'« homme de confiance ». En quelque sorte, j'avais joué ce rôle auprès

de Mario. Ce n'était guère surprenant. Ce qui me semblait bizarre, c'est qu'il ait eu besoin d'une présence de ce genre.

– Demain, Támez va te parler, a-t-il lâché brusquement. Méfie-toi de lui. Ce n'est pas moi qui l'ai engagé. Comme tu le sais, c'est Londres qui gère le service de sécurité.

– J'avais bien l'intention de rester sur la défensive.

– Tu te souviens de *Meister Eckhart* ?

– *Le fruit du néant*, ai-je répondu en citant le célèbre hippie du XIII<sup>e</sup> siècle.

Mario l'avait découvert à l'École suisse. Pendant des années, il n'avait lu que ça, ce qui lui avait valu d'être surnommé *Der Meister*. Une chanson des Extraditables s'intitulait d'ailleurs *Las Frutas de la Nada*.

– La Pyramide a été mon plus grand projet rock.

– Du calme, Mario, c'est un hôtel, ai-je riposté.

Je savais où il voulait en venir et préférais le freiner dans son élan, mais il a continué.

– Maintenant, les anciens babas conçoivent des *softwares*. L'extase ne vient plus de la musique ni des drogues, mais de la technologie et de l'industrie du divertissement. C'est du LSD mécanique. Támez se fout de la vision qu'on a eue à l'époque.

« Vision. » Le terme était grandiloquent pour des chambres qu'on réserve sur Internet.

Que Mario se considère comme un gourou *New Age* me dérangeait. Je le connaissais trop pour trouver ça surprenant. Son surnom était une blague : on l'appelait *Der Meister* pour ne pas le prendre au sérieux.

Le moment était venu de me comporter en « homme de confiance ».

– Mario, ta « vision » consiste à veiller à ce qu'il y ait du shampoing dans chaque chambre.

Il ne m'a pas répondu.

- Tu vas parler au Gringo ? lui ai-je demandé.

- Je ne sais pas. Pas tout de suite.

Le Gringo Peterson était l'actionnaire majoritaire de la Pyramide, propriété du groupe Atrium, dont le siège se trouvait à Londres. Il était allé passer plusieurs semaines à New York et avait confié l'hôtel à Mario, *Der Meister*, gérant aux aspirations visionnaires qui avait conçu la symbolique de la Pyramide et les programmes de loisirs.

Dehors, il pleuvait toujours. Ça m'a rappelé le soir où j'étais sorti marcher dans les jardins, abrité sous l'un des immenses parapluies des voituriers. Dans un lieu en retrait, j'avais croisé Peterson trempé jusqu'aux os.

- *I'm sobering up*, s'était-il justifié.

La pluie agissait comme une douche tempérant sa beuverie. Je ne l'avais jamais vu sans un verre de bourbon à portée de main, mais je n'avais jamais relevé chez lui d'autres effets liés à l'alcool qu'une sereine acceptation d'un monde qu'il jugeait absurde. Ce jour-là, il paraissait perdu, incapable de retrouver sa chambre dans son propre hôtel.

Une ou deux fois par mois, il venait me voir pour discuter de choses et d'autres. Mario n'était pas jaloux de lui, c'eût été à son sens une perte de contrôle. Pourtant, ses relations avec le Gringo étaient tendues et il doutait de notre bonne entente.

Avec Peterson, nous n'avons jamais parlé travail. L'amitié qui nous liait ne pouvait exister que dans un ailleurs éloigné de notre lieu d'origine, comme un moyen d'oublier la chaleur, la malaria, la forêt vierge. C'était l'amitié de deux exilés qui se résignent à raconter des histoires et que tout le reste ennuie.



- Alors, Sandra ? m'a demandé Mario sans grand intérêt.
- Sandra ? Rien. Tu m'as fait sortir de sa chambre.
- Tu auras d'autres occasions. La Pyramide n'est pas si grande.

Je me demandais si Sandra était encore éveillée. Probablement pas. Elle maîtrisait son corps et devait dormir d'un sommeil salubre, étrangère au problème relativement délébile qu'était ma personne.

J'ai bâillé. Mario Müller me regardait, les yeux rougis par la fatigue.

Nous venions de voir un homme assassiné et avions malgré tout envie de dormir.

Nous nous sommes dit bonsoir dans une étreinte maladrite.

Sur un mur, j'ai aperçu un margouillat transparent. J'ai un faible pour les lézards. Ce sont de merveilleux compagnons pour les toxicos. Quand on a des hallucinations, la présence d'un insecte est insupportable et presque toutes les espèces constituent une menace. Mais les lézards ont des mouvements gracieux et brillent dans le noir. Je les voyais bouger comme l'expression graphique de mes idées. Je n'en avais guère à l'époque, mais les lézards (vifs, bleus, jaunes, verts) me persuadaient du contraire.

Le Gringo Peterson aimait écouter le récit de ma damnation hallucinogène. Son meilleur ami était mort au Vietnam, le corps incisé de haut en bas par une baïonnette. Pendant la guerre du napalm, il était tombé au combat après un corps-à-corps avec l'ennemi, comme un Cherokee. Son autre ami cher était revenu du conflit accro à l'héroïne. « Moi, je ne suis jamais allé à Saïgon », disait le Gringo. Il faisait une fixation

sur ce sujet. Une partie de mon cerveau avait été abîmée par les drogues. Il aimait m'entendre décrire des trips nocturnes dont je ne me souvenais qu'à moitié. Il m'écoutait, comme si je revenais moi aussi du Vietnam.

Il est difficile de raconter ce qu'on a perdu, mais il n'en demandait pas plus : être aux côtés d'un homme qui avait touché le fond lui suffisait. « Tu t'en es sorti, disait-il brusquement. Ici, on n'est pas au Vietnam, mais dans un paradis de merde. »

J'appréciais qu'un magnat dénigre le luxe de son hôtel. Peterson portait des chemises claires qu'il achetait chez Sears. Il avait une coupe en brosse et ses bras musclés, couverts d'un duvet roux, prouvaient qu'il pratiquait une gymnastique exténuante. Son allure évoquait le militaire qu'il n'avait pu devenir. Il avait été recalé à cause d'un problème de vue.

Il consommait un whisky bien moins cher que celui de Mario. Pendant nos séances de Four Roses, il me demandait des détails sur ma vie dissolue, d'un ton empreint d'une noble curiosité étrangère à toute compassion. La guerre lui avait pris ses meilleurs amis. Il n'avait rien d'un patriote anti-communiste et ne manifestait aucun intérêt pour le Vietcong. Simplement, sa vie avait un arrière-goût de tragédie. Il s'en était sorti.

Il était né à Wallingford, un village sans charme au milieu des forêts du Vermont, où son père possédait une station-service. Il avait passé son enfance à remplir les réservoirs de voitures qui ne s'arrêtaient que quelques minutes. Dans ce coin perdu où nul ne s'attardait, il ne songeait pas à partir. Il lisait tout ce qui lui tombait sous la main à la bibliothèque, se rendait dans la ville voisine de Rutland pour aller au cinéma ou acheter des pièces détachées, nageait dans le lac d'eau

glacée couvert de moustiques en été. À dix-huit ans, il avait épousé une voisine. Ils étaient faits pour rester au village, dans un isolement rude, mais supportable.

Peterson avait deux amis indéfectibles avec qui il démontrait des moteurs, buvait des bières, parlait inlassablement de base-ball (ça, c'est ce qu'il disait ; moi je l'imaginais plutôt gardant un silence satisfait, partageant une amitié sans paroles, tandis que le soleil torride disparaissait derrière les bois). À dix-neuf ans, il avait eu un enfant. Sa vie le destinait à l'immobilisme, au bonheur statique, à la répétition agréable. Mais les années suivantes, le malheur frappa à deux reprises : son fils se noya dans le lac et sa femme mourut d'une intoxication, peut-être volontaire. Sa vie se mit à ressembler à une réalité révolue. Le reste, l'avenir, n'existait pas.

« Les États-Unis ont toujours une guerre à te proposer pour expier tes fautes », me dit-il. Ses meilleurs amis partirent au Vietnam, mais lui fut exempté. « Je ne voulais tuer personne, je voulais mourir là-bas. » Il m'avait répété cette phrase si souvent qu'elle avait fini par me faire le même effet qu'une chanson des Extraditables. Interrompant alors sa litanie, il buvait un coup et ajoutait : « Je voulais mourir, j'ai dû me contenter de réussir. »

Au village, tout lui rappelait sa femme et son fils. Pendant ce temps, ses amis traversaient une jungle humide, tiraient dans les vapeurs d'herbe au rythme des morceaux de Creedence Clearwater Revival.

Peterson quitta Wallingford, trouva du travail dans un hôtel de la chaîne Howard Johnson's, à Rutland, et se révéla doté d'un étrange talent pour accueillir les gens de passage. Engagé par Holyday Inn, il occupa avec succès les fonctions

successives de commis aux boissons, chef du personnel et gérant.

Il aimait m'interroger sur mon père, voulait connaître l'image que j'avais de lui, savoir à quoi j'imputais son départ (quand j'avais abordé la question, Peterson avait jugé impossible qu'il ait pu être criblé de balles à Tlatelolco). Que j'aie surmonté sa disparition l'intriguait. L'incertitude de l'ignorance lui semblait pire que la certitude de la mort. Il n'a cependant jamais cherché à me persuader qu'il était bon de tout savoir. Il vivait ancré dans le souvenir du fils qu'il avait été incapable de sauver. Avec un souci démentiel du détail, il se rappelait la corde cassée du moteur hors-bord du canot qu'il prenait pour naviguer sur le lac, les minutes passées à attendre que le moteur refroidisse pour faire un nouveau nœud. Pendant ce temps, le transistor transmettait un match auquel participaient les Red Sox de Boston. Il répara le moteur entre la quatrième et la cinquième manche, puis traversa le lac jusqu'à l'embarcadère où il devait retrouver son fils, confié à des amis invités à une fête.

Nul ne vit le garçon de deux ans s'éloigner, nul ne l'entendit barboter dans l'eau. Il y avait tellement de monde que Peterson ne put accuser personne en particulier. Sa femme, dans un état fébrile, était restée à la maison. Il revivait avec une insistance méticuleuse le moment où il avait distingué sur l'eau une tache rosée, puis un petit point blanc. Son fils avait une otite et on lui avait mis du coton dans les oreilles. À ce détail, il comprit qu'il était mort. De tous les habitants de Wallingford, eux seuls étaient dans l'eau. Le père et le fils. De manière sinistre, l'enfant était parti à la rencontre de celui qui le cherchait. Peterson repassa les faits des centaines de fois, se demandant combien de temps il avait passé à réparer

le moteur. Il avait toujours été méthodique. Pendant qu'il renouait la corde, il avait entendu deux manches du match de base-ball. Ça n'avait pas été long. Il s'était rappelé les moments forts pour savoir dans quelle mesure il pouvait s'accuser de cette mort. À la quatrième manche, aucun point n'avait été marqué, aucun joueur n'avait été obligé de rester près de sa base. Les batteurs avaient été retirés « sur trois prises », ainsi que l'avaient annoncé les commentateurs. À la cinquième manche, il y avait eu trois coups sûrs, mais toujours pas de points. Un temps assez bref qui avait pourtant suffi à faire la différence.

Peterson n'avait aucune responsabilité objective dans le décès de son fils, mais il aurait pu le sauver. C'était assez pour qu'il plonge et essaie avec une opiniâtreté méticuleuse de précipiter sa propre noyade. Il n'a jamais abordé le sujet avec Mario ; il m'en parlait à moi, le drogué qui se souvenait à peine de son père. Il me traitait comme un vétéran, quelqu'un qui s'est fichu en l'air dans un Vietnam parallèle, la victime qu'il n'avait pas été.

Il réalisa le rêve américain sans en avoir envie. Sa réussite lui fit peut-être même l'effet d'un deuxième anéantissement. Cela le grandissait à mes yeux. « C'est un gros salaud, tu ne le connais pas », me disait Mario, cherchant à me provoquer.

Les lieux peuplés d'inconnus, les cuisines anonymes où chaque plat est industriel devinrent le nouvel habitat de Peterson. Il n'eut plus jamais de relations intimes avec qui que ce soit. Quant à moi, je ne méritais pas la qualification d'ami véritable. J'écoutais le récit de son parcours sans but et lui fournissais des informations sur le monde disloqué qu'il n'avait pas connu, voilà tout. Nous étions deux étrangers sous les tropiques.

Le plus curieux chez ce chef d'entreprise était son rapport à l'argent. Il avait une passion effrénée pour les hippodromes, dilapidait pour s'en débarrasser tous ses bénéfices en paris. La chance le malmenait parfois en le faisant gagner. Il suivait les courses hippiques, mais refusait de s'acheter des billets pour aller voir les derbies d'Epsom ou du Kentucky. Il pariait par téléphone, sans assister au spectacle, uniquement concentré sur les noms et les chiffres, comme un joueur puritain se méfiant de tout détail étranger au résultat.

Le Gringo Peterson était à mon sens un type formidable, à l'opposé des triomphateurs. Il avait gagné parce qu'il avait échoué dans ce qui l'intéressait vraiment. Ses calculs froids et ses décisions avisées étaient les fruits d'un rejet prolongé.

« Raconte-moi comment les drogués perçoivent les mouvements d'un lézard », me disait-il, un filet de bave sur le menton. Je ne voulais pas retourner dans cet enfer, mais j'avais un faible pour les lézards, un des rares souvenirs agréables des années où je m'atrophiais le cerveau.

Un jour, je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas pris d'héroïne avec son ami qui avait survécu à Saïgon. « Je ne voulais pas la drogue, je voulais une punition, je voulais la guerre. L'héroïne est la consolation des héros ; je ne voulais pas être consolé », m'a-t-il expliqué. Je lui ai rétorqué que je m'étais drogué sans être allé à la guerre. Il a éclaté de rire : « Mais toi, tu es mexicain, Tony. Vous n'avez pas besoin d'une guerre pour vous intoxiquer. Ici, la réalité est déjà déformée. »

Le cri des mouettes m'a réveillé, puis le téléphone a sonné. Il était six heures du matin. Leopoldo Támez s'exprimait pourtant comme si un appel aussi matinal n'avait

rien d'anormal. Il voulait qu'on se retrouve à la cafétéria Tabachines, sur la terrasse sud de la Pyramide.

J'ai eu un second réveil sous la douche et j'ai songé que j'avais dormi profondément, sans être dérangé par des souvenirs ou des images. Je n'avais pas pris de somnifère. Pour passer des nuits paisibles, j'avais peut-être besoin d'un cadavre. Ginger Oldenville était mort. Cela m'attristait, sans affecter mon sommeil.

Le chef de la sécurité m'attendait à un bout de la terrasse. Il écrasait des fourmis sur la balustrade.

Ses yeux avaient l'opacité désagréable des huîtres. Malgré ses lunettes noires, savoir que derrière le plastique fumé se cachait quelque chose d'aussi vil et laiteux me dérangeait.

Il est facile de mépriser un ancien agent de police. Leopoldo Támez avait revêtu l'uniforme pour tyranniser les habitants de Punta Fermín, la ville misérable où vivaient les employés de la région, puis il était monté en grade et avait intégré la police judiciaire de Kukulcán, complexe touristique cinq étoiles. En civil, il avait commis assez d'outrages pour prospérer dans le domaine de la sécurité privée. Expert dans l'évaluation de dommages, il faisait partie de cette catégorie d'employés dont le plus grand mérite consiste à échapper aux préjudices qu'eux-mêmes peuvent causer.

Támez ayant été engagé par les services de sécurité d'Atrium, Mario Müller était son supérieur, mais non son chef. Chaque mois, il envoyait un rapport à Londres. Tant qu'il n'y avait pas mort d'homme, le contrôle qu'il exerçait sous les tropiques était acceptable. À présent, les choses avaient changé.

– Vous voulez bien me parler de Ginger Oldenville ? m'a-t-il demandé d'un ton aussi âcre que son café.

Je lui ai dit ce que je savais, c'est-à-dire que tout le monde appréciait Ginger.

Támez a écrasé une fourmi qui grimpait le long de son avant-bras. L'insecte est resté coincé dans son duvet, il a dû s'arracher une touffe de poils. Il l'a fait sans s'agiter, comme si se débarrasser des fourmis mortes relevait de la routine.

– Faites un petit effort pour vous rappeler, a-t-il insisté.

Dans la région, Ginger avait exploré les *cenotes*, ces gouffres remplis d'une couche superficielle d'eau douce, et les rivières souterraines qui les reliaient. On lui devait la « ligne de vie » sous-marine, un fil passé dans des pitons fixés aux rochers qui permettait aux plongeurs de se déplacer dans le noir. Un jour, il m'avait raconté son voyage dans les îles Galápagos, où il avait vu toutes sortes d'espèces et photographié un requin blanc (il avait mis l'image en fond d'écran sur son téléphone portable). Il aimait prendre des risques mesurés : avant de s'immerger en eau profonde, il accrochait plusieurs réservoirs à une corde et s'en servait comme paliers de décompression pour remonter à la surface. J'évoquais Ginger avec admiration. Je ne partageais pas ses passions, mais j'appréciais son dévouement et son adresse.

Támez ne s'intéressait pas à la plongée.

– Il n'avait pas de points faibles ? a-t-il demandé.

Je connaissais certaines de ses habitudes : il ne mangeait pas d'ananas parce que ça lui donnait des aphtes sur la langue, ne tolérait pas le lactose. Je trouvais curieux qu'un homme capable de prendre un requin blanc en photo soit aussi sensible. Mais Támez n'avait pas à le savoir.

– Vous connaissez Roger Bacon ? a-t-il lâché brusquement.

– Non. Qui est-ce ?



- Un ami de Ginger Oldenville qui dormait encore dans sa chambre la veille du crime. Il a passé deux semaines à la Pyramide.

- Si je l'ai vu, je ne m'en souviens plus.

- Il portait des boucles d'oreilles de pirate et avait les bras tatoués.

- La plupart des touristes sont tatoués.

- Roger Bacon avait des caractères arabes sur un bras. J'ai passé la matinée à examiner les caméras de sécurité. Celle de l'aquarium était éteinte. Qui y a accès ? a-t-il demandé en soulevant ses lunettes.

J'ai observé l'éclat de ses yeux et trouvé cette question infâme.

- N'importe quel électricien peut éteindre la caméra de l'aquarium.

- Pourtant, vingt minutes avant le meurtre, elle fonctionnait. À cette heure-là, les électriciens ne travaillent pas.

- Je n'étais pas là, je ne peux donc pas savoir qui l'a éteinte.

- Vous étiez avec mademoiselle Sandra.

Qu'il ait vérifié mon emploi du temps me dérangeait moins que le ton sur lequel il a prononcé « mademoiselle ». Il a poursuivi en adoptant la voix posée d'un homme qui a des manières et respecte la vie privée d'autrui, aussi étrange soit-elle. Venant d'un individu aussi pourri que lui, ces airs polis m'exaspéraient.

- J'ai parlé à Sandra, a-t-il repris en souriant. Vous avez un alibi. Ça me suffit. Il a été tué avec un harpon à trois tendeurs, ça vous dit quelque chose ?

- Non.

– Ceballos connaît le vestiaire, l'aquarium, la localisation des caméras, le maniement des harpons. D'après sa déclaration, il a tardé à rejoindre Ginger parce qu'il a dû remplir un formulaire avec des employés du service du personnel qui s'étaient déplacés jusqu'au vestiaire pour le voir. C'est bizarre qu'on vienne le chercher à une heure pareille, mais ça le met lui aussi hors de cause. Il est arrivé sur le lieu du crime quelques minutes plus tard. En tout cas, Ceballos reste Ceballos ! Un sombre crétin ! Il manque trop d'imagination pour commettre un meurtre, a-t-il ajouté avec suffisance, comme si lui-même en avait à revendre. Hier, il pissait dans sa culotte.

– Pourquoi est-ce qu'ils portaient leur combinaison de plongée à cette heure-là ?

– Bonne question. Ils comptaient faire une excursion nocturne dans un *cenote*. C'est une de leurs dernières lubies : ils éclairent le gouffre et plongent jusqu'à l'aube. Après, on leur apporte des *tamales* yucatèques pour le petit déjeuner. Ce sont les idées de M. Müller.

Il a marqué une pause, comme pour me laisser le temps d'évaluer si les idées en question étaient bonnes ou non. Puis il m'a tendu un papier. Une page d'Internet imprimée qui montrait un homme au torse nu couvert d'épines. Ce n'était pas un Saint-Sébastien martyr au corps planté de flèches, mais le contraire : les pointes se hérissaient en signe de défense, visant le spectateur, comme celles d'un porc-épic.

– Le groupe Cruci/Fiction.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un club de gestion des risques qui pratique des sports extrêmes. On se jette en parachute du haut d'une colline enneigée, des skis aux pieds, ce genre de choses... Il n'y a

pas de blessés, juste des morts. Ginger Oldenville en était membre. Tenez, lisez ça.

Il m'a signalé un paragraphe d'un doigt boudiné :

« Nul ne connaît la date de sa mort et ne souhaite en être informé, mais si elle survient, nous voulons qu'elle soit rapide, belle, heureuse ! Nous créons des scénarios dans le respect de la légalité pour vivre intensément et quitter la scène avec une irréprochable dignité. »

Támez avait pris son petit déjeuner avant mon arrivée. Il y avait encore des restes d'œufs au bœuf séché baignés de sauce piquante rouge. À en juger par sa corpulence, il devait manger une bonne demi-douzaine d'œufs au premier repas de la journée. Quand je le lui ai rendu, le papier a effleuré l'assiette et s'est taché de sauce. Je me suis concentré un moment sur la papaye que j'avais commandée.

« Les gens ne roulent pas à 300 km/h pour se tuer, mais pour prendre conscience qu'ils pourraient se tuer », m'avait dit une fois Mario en endossant le costume de *Der Meister*, le grand gourou de la Pyramide, afin de justifier le saut à l'élastique, le parachute ascensionnel, la location d'ULM. « Les touristes adorent la peur », avait-il conclu.

– Roger Bacon fait lui aussi partie du groupe Cruci/Fiction, a poursuivi Támez. Il a fait son *check out* avant-hier. Lui et Ginger étaient très proches, a-t-il ajouté en joignant ses index. Je me fous des pédés, mais quand on en tue un, je me sens concerné.

Il a observé un silence que je n'ai honoré d'aucun commentaire.

– J'ai découvert Cruci/Fiction sur la page Facebook de Ginger Oldenville. Nous étions « amis ». Amis sur le Net, n'allez pas vous faire des idées. Je suis sur Facebook les gens

qui travaillent à la Pyramide. Dommage que vous n'avez pas de compte.

– Vous avez des fourmis sur le bras, lui ai-je fait remarquer.

– Merci, a-t-il soufflé – il s'est vigoureusement frotté, formant des nœuds de poils qu'il a arrachés. Dans *Les Dents de la mer 3*, Ginger Oldenville était doublure pendant les scènes à risques, vous le saviez ?

– Non.

– Il était chercheur de dangers. De dangers « en toute légalité », comme le dit le site de Cruci/Fiction. Vous avez déjà vu des films projetés sur un *chill-out* ?

La nuit, au rythme d'une techno tonitruante, des images défilaient sur le gigantesque mur chaulé du *chill-out*. Presque toujours des scènes de tempête. Un bateau remontait les vagues, à la recherche d'une houle menaçante sur laquelle bondissaient des surfeurs prêts à risquer leur vie. Étaient-ils membres de Cruci/Fiction ?

Támez avait travaillé avec une efficacité surprenante. Du jour au lendemain, il avait dressé le profil de Ginger Oldenville. « On lui a envoyé tout ça de Londres », ai-je supposé. Le réseau de sécurité était en marche. Nous avions un mort à l'hôtel, mais ce n'était pas le plus grave. La célérité de Támez trahissait la véritable inquiétude des Anglais : la victime était américaine.

– Ginger est mort hors de l'eau, ai-je relevé. Il ne bravait pas le danger.

Támez a souri, comme s'il espérait qu'on aborderait ce point.

– Il a peut-être passé un pacte avec Roger Bacon. Qu'est-ce que vous en pensez ?

- Qu'est-ce que je pense de quoi ?

- Se faire harponner par son amant, c'est drôlement excitant, non ? Enfin, ça doit l'être pour quelqu'un comme Oldenville, pas vrai ?

- Je ne sais pas.

Támez avait besoin d'une hypothèse pour rassurer Londres : un pacte suicide gay, un sport incontrôlable, une cruci-fiction.

- Si jamais d'autres détails vous reviennent en mémoire, prévenez-moi.

Je n'ai pas apprécié l'accent qu'il a mis sur « d'autres ».

Je suis passé dans le bureau du Gringo Peterson. Sa secrétaire n'avait pas réussi à le joindre. Il n'était ni à New York, ni dans sa maison du Kentucky.

Il dirigeait la Pyramide de loin. De temps en temps, il venait vérifier les comptes et superviser les programmes de loisirs de Mario Müller. Il n'avait pas envie de connaître en détail les excès touristiques qui permettaient à son entreprise de survivre en temps de crise.

La plupart des hôtels de Kukulcán étaient vides. Ils s'élevaient le long de la côte comme des mausolées verticaux entourés de mouettes, envahis de plantes et de rats.

Les bateaux de croisière ne s'arrêtaient plus à l'embarcadère où se dressait une immense sculpture de Sebastián (une étoile de mer géométrique bleu cobalt). Au loin, les navires passaient leur chemin. Leurs poubelles s'échouaient sur la côte. Le soir, des enfants et des vieillards en haillons attendaient l'arrivée des détritits. Je les avais vus récupérer des cuillères, des sacs plastique au contenu douteux et manger des restes de nourriture trempée.

Le littoral était entré en phase d'agonie. La ville touristique n'avait pas écouté les mises en garde des experts contre les constructions côtières. Le vent cinglait les façades et, sans pouvoir s'échapper, il revenait vers la mer, emportant la plage avec lui. Chaque jour, un bateau arrivait lentement de Saint-Domingue pour livrer du sable et combler les trous du rivage. Peu à peu, la côte se dévorait elle-même.

Les plateformes pétrolières et leur système de drainage avaient pollué l'eau, mettant en péril le deuxième plus grand récif de corail au monde. Seule la Pyramide avait survécu grâce aux tentations risquées inventées par Mario Müller.

Sa situation n'avait rien de dramatique comparée à celle des immeubles de trente étages où le seul signe de vie était le grésillement soudain du court-circuit d'un appareil électrique. Pourtant le Gringo ne se sentait pas à l'aise au sein de son entreprise. Au fond, il continuait peut-être de douter du succès ou, puritain, il préférait rester à l'écart des dangers convertis en plaisirs.

Dans ce cas, pourquoi faisait-il confiance à Mario ? *Der Meister* lui avait permis d'échapper à la faillite. Les jours du récif étaient comptés. Sous une pluie battante, les hôtels avaient fermé l'un après l'autre ou n'étaient occupés qu'à dix pour cent de leurs capacités. La région était vouée à la ruine, mais Mario avait résolu le problème en proposant des tropiques libérateurs d'adrénaline, des araignées venimeuses, des excursions au terme desquelles on avait l'illusion d'avoir survécu miraculeusement pour mieux s'adonner ensuite à des fêtes tonitruantes. « Le danger est le meilleur des aphrodisiaques, disait-il. Personne ne s'arroge autant de libertés qu'un survivant. »

Peterson avait fini par accepter les idées de mon ami comme on accepte l'existence d'un best-seller de science-fiction. *Der Meister* qualifiait ses activités de « néo-tourisme ». « Arrête de me parler chinois », lui répondait Peterson d'un ton méprisant. Résigné, il considérait néanmoins son complexe de loisirs avec répugnance. Il lui faisait l'effet d'une Sodome arrosée de piña colada, d'un Disneyland herpétique, d'un Vietnam avec room service.

En arrivant à la Pyramide, je n'avais goût à rien et m'apprêtais à découvrir que l'abstinence n'est qu'un vide. Le Gringo m'avait attribué la dignité imaginaire d'un vétéran du Vietnam. Il avait écouté mes histoires de drogué et m'avait offert une guerre. Son regard avide me prouvait que j'avais combattu à Saigon, entouré de pièges de bambous affûtés comme des lances.

Parfois, je n'avais rien à lui dire. Les années 1980 et 1990 avaient été pour moi une sorte de brouillard, une pénurie sans substance ou sans autre substance que celle qui m'incitait à me méfier de ma mémoire (l'image qui me revenait était-elle un souvenir ou une remontée d'acide ?).

Mario aimait évoquer le passé avec moi, me raconter ce que j'avais oublié. Parfois, il me demandait d'en parler au Gringo, si bien qu'en quelque sorte il s'adressait à son chef par mon entremise.

La Pyramide se divisait en zones hiérarchisées. Un bracelet en plastique (signe qu'on était inscrit au programme « tout inclus ») différenciait les clients.

Le bracelet vert permettait de circuler dans une zone de bungalows donnant sur une partie de la plage. C'était

un endroit tranquille, caché au milieu des bambous, qui accueillait principalement des retraités.

Le bracelet argent donnait accès à un vaste complexe autour d'un bâtiment triangulaire aux vitres turquoise, appelé le Ziggourat. Il y avait là des restaurants, des bars, des discothèques, un centre commercial, des gymnases, sept piscines, un terrain de golf, une infirmerie, un spa, une garderie, un club où on pouvait jouer à toutes sortes de jeux de société. Depuis un ou deux ans, la section argent était pratiquement déserte.

Les véritables privilèges du complexe n'étaient octroyés qu'aux porteurs du bracelet pourpre, grâce auquel on allait partout. Ceux qui l'arboraient quittaient cependant rarement la Pyramide, immense bâtisse inspirée du Temple des inscriptions de Palenque. L'escalier défiant le vertige de la façade n'était qu'un élément décoratif. Ses arches triangulaires, ses bas-reliefs couverts de glyphes, les sculptures du dieu Chac Mool dispersées dans les jardins et la présence constante du logo représentant une rose des vents conféraient étrangement à ce lieu de repos l'aspect d'un monument historique.

Une forêt subtropicale entourait les secteurs vert et argent et servait à masquer les clôtures électrifiées.

Mario Müller avait décidé de garder sa clientèle « vert » et « argent » par contraste. L'exclusivité de la zone pourpre aurait été banalisée sans ces quartiers subordonnés. « On a besoin des clients “argent” pour que les clients “pourpre” puissent se réjouir de ne pas être avec eux », expliquait *Der Meister*.

Le vert symbolisait la nature et son côté agréable sautait aux yeux. L'argent suggérait une seconde zone attrayante. Sans bénéficier de la suprématie de l'or ou du platine, le pourpre



exerçait une fascination ambiguë, comme le vin d'été, la transsubstantiation du sang, la cape d'un évêque ou d'un torero, le sceptre d'un monarque, la teinture sacrificielle des Mayas.

À la Pyramide, pas de repos sans isolement ni de diversion sans risques. Les lumières et la musique d'ambiance devaient créer une sorte de réalité en suspens, les programmes de loisirs étaient conçus pour accélérer les pulsations.

Il était fréquent de voir des touristes légèrement blessés, même si, parfois, on avait l'impression d'être dans une station de ski (dans les bars et sur les terrasses, beaucoup arboraient des attelles, des béquilles ou des plâtres). Ces lésions ne faisaient qu'accroître la bonne humeur des clients. Elles prouvaient que le risque existe et peut être surmonté.

La logique du projet visant à meurtrir des corps de manière convaincante a plutôt bien fonctionné jusqu'au moment où un coup de fil de Mario m'a fait sortir de la chambre de Sandra au beau milieu de la nuit.

En arrivant à la Pyramide, j'étais en vrac. Pendant des années, j'ai eu des sueurs froides, des dérangements gastriques et cardiovasculaires, des migraines, une étrange sensation au foie, des difficultés à uriner et à garder un pouls régulier. Tout cela était désormais derrière moi, même si j'avais encore des évanouissements, des élancements dans les tempes et l'impression de porter un casque sous le crâne. Quand je marchais, je me fatiguais vite et n'étais pas en condition de participer aux escapades où les clients s'exténuaient avec joie.

De temps à autre, pendant mes nuits d'insomnie, j'entendais des hurlements de douleur ou de plaisir qui faisaient peut-être partie du programme.

Un soir, je passais devant une chambre lorsque la porte s'est entrebâillée et qu'on a jeté la tête d'une poupée dans le couloir. Les enfants n'étaient pas admis à la Pyramide. J'ai vu les yeux aux longs cils soyeux de la tête décapitée. Je ne l'ai pas prise de peur qu'elle soit enduite d'une substance répugnante et nauséabonde ou qu'elle porte malheur.

Un matin, j'ai acquis une certaine notoriété au buffet du petit déjeuner. J'ai entendu des cris et de l'agitation dans mon dos. Une araignée d'un noir rougeâtre aux pattes géométriques et velues se trouvait dans la corbeille de fruits. Je me suis servi de la papaye comme si de rien n'était. J'ai fait preuve de courage par ignorance (je croyais que c'était un coup monté par Mario Müller pour nous flanquer la frousse, puis j'ai appris que l'araignée était vraiment dangereuse, délicate attention des tropiques).

Les enfants sont en contact permanent avec leurs genoux. Ils connaissent leurs croûtes, leurs égratignures, leurs hématomes changeants. Grandir, c'est oublier ses genoux.

Je regrettais de ne plus avoir les genoux éraflés, moins par nostalgie de mon enfance que parce que cela impliquait de ne plus pouvoir courir. Dès l'âge de quatorze ans, quand la pièce métallique d'une voiture s'était plantée dans ma jambe pour sectionner les nerfs à sa portée, j'étais devenu un boiteux. Ce n'est ni grave ni particulièrement douloureux, mais nos rapports avec le monde s'en trouvent changés. Même quand on ne bouge pas, on reste bancroche.

Dans un jardin, j'ai croisé Remigio. Il a levé son moignon en guise de salut. Entre nous s'était établie une complicité de mutilés. Même s'il ne me manquait qu'une petite phalange,